

Entre le dire et le faire : le projet comme expression d'une possible émancipation

Idée nouvelle devenue idée force puis leitmotiv, le terme de « projet » est aujourd'hui considéré comme la forme idéale de l'action d'animation : « *on va faire un projet avec les jeunes* », « *projet éducatif* », « *projet pédagogique* » : le projet est un outil de travail si régulièrement convoqué par les animateurs que l'on a pu dire qu'ils étaient devenus des « *spécialistes du projet* ». Mais le projet est aussi une injonction de travail faite à ces mêmes animateurs par les pouvoirs publics : « *projets européens* » ; « *projets vvv* », « *projet éducatif local* » sans oublier les « *contrats de projets* » ou encore « *les projets Défi-jeunes* » ... Paradoxalement, chacun s'accorde à reconnaître que le concept est flou et qu'il est difficilement réductible à sa dimension opératoire. Ce flou est néanmoins la richesse de l'outil : laissant des latitudes, nul doute qu'il ne laisse du coup des possibilités créatrices. Toutefois, le flou pouvant se transformer en brouillard, nul doute non plus qu'il ne faille continuer à fournir des efforts d'éclaircissement afin d'appréhender cet outil au plus près du travail quotidien des animateurs.

Dès lors, il n'est pas inutile de s'arrêter quelques instants sur quelques bribes d'analyse à l'égard du projet...

1/ Et d'abord un projet d'où ça vient ?

D'une idée somme toute assez simple : la croyance en la possibilité d' « (...) *d'infléchir une réalité rétive et paradoxale* (...) ». ¹ Selon Jean-Bernard Paturet², le terme prend son essor au cours du XV^{ème} siècle après que la rigueur architecturale et l'envie esthétique aient pris le pas sur l'improvisation architecturale médiévale. Plus largement, la notion de projet prend corps avec l'émergence progressive de l'individu singulier -à compter de la Renaissance Italienne- où l'avenir individuel va peu à peu se séparer du destin assigné par la collectivité, selon la place que l'on y occupe. Un des points d'aboutissement de ce mouvement de pensée est la pensée sartrienne dans laquelle c'est l'être humain qui est projet³ : « (...) *Etablir un projet revient donc à tenter de s'arracher sans cesse à toutes les « déterminités » et à toutes « les compulsions de répétition » qui figent et fixent les hommes et les groupes dans des états qu'ils pensent immuables (...). Le projet comme « arrachement » est donc une étape nécessaire mais souvent douloureuse dans la conquête de l'humaine liberté (...)* ». Sartre lui-même écrit : « *Nous voulons dire que l'homme existe d'abord c'est-à-dire que l'homme est ce qui se jette vers un avenir et ce qui est conscient de se projeter dans l'avenir. L'homme est d'abord projet* ».

¹ /Jean-Pierre Boutinet « Anthropologie du projet », 1987

² /Jean-Bernard Paturet « le projet comme fiction commune », 199(?), [http : // www.psychasoc.com](http://www.psychasoc.com)

³ /Jean-Bernard Paturet, article cité

Boutinet aborde cette question de manière plus opératoire : « [le projet] *ne peut se concevoir que dans un environnement ouvert, susceptible d'être exploré et modifié. Il implique donc un regard nouveau porté sur cet environnement pour y déceler pour le moins une indétermination partielle. Il y a quelque chose à faire, quelque chose à aménager, à changer, qui ne pourra l'être que par une action délibérée qu'il s'agit d'anticiper au mieux* ».

Ce court éclairage historique et philosophique place la notion de projet au confluent de :

- la pensée philosophique parce qu'elle induit une vision de la place de l'homme et de sa liberté comme caractéristique sine qua non de la qualité humaine,
- la pensée politique parce qu'elle peut permettre la conscience de la transformation possible de l'organisation sociale,
- la pensée technique parce qu'elle peut permettre l'organisation de cette transformation possible.

Etonnant ! Non ???!!!

2/ Et après, un projet à quoi ça sert ?

A transformer une réalité en une autre ! L'évidence, bien qu'enthousiasmante, peut-être trompeuse... D'abord nous achoppons sur la description de la réalité à définir : « *j'ai le projet de faire pratiquer le théâtre à des enfants ou à des jeunes* ». On ne s'appesantira pas sur la diversité de définition que peut produire l'utilisation du verbe « pratiquer ». De même, la multiplicité des formes théâtrales peut être à la fois une formidable opportunité ou conduire à une multitude de rendez-vous manqués avec le public ciblé. Il est vrai que la technologie pure de la définition d'objectifs peut annihiler en partie ce risque. Linda Allal⁴ propose ainsi qu'en matière d'apprentissage les objectifs soient exprimés sous une forme verbe d'action (et non pas d'état), un contenu et un contexte. S'il est vrai que sa réflexion vise en premier lieu l'apprentissage scolaire, il n'en demeure pas moins que la sagacité professionnelle des animateurs pourrait facilement récupérer cette technologie de l'objectif et l'adapter aux objectifs d'animation socioculturelle.

Cependant, ce n'est probablement pas le plus important : si nous considérons que le projet a une visée de transformation, il nous faut considérer de quelle manière l'on met à jour ce que l'on souhaite transformer. Le fameux diagnostic rentre alors en scène. Du diagnostic, nous avons souvent une vision très technique faite à la fois de statistiques et d'impulsion personnelle, de volonté objectivante et de regard subjectif. L'intérêt démocratique consiste alors à croiser plusieurs regards subjectifs : celui de l'animateur, celui des publics, celui des partenaires financiers... C'est dans ce croisement des regards, qui peut-être conflictuel, que se trouve l'expression de la réalité des uns et des autres. C'est dans l'expression de cette réalité que la rationalité peut-être à la fois efficace et émancipatrice, pour autant qu'elle ne s'attarde pas sur les choix immédiatement possibles mais

⁴ /Linda Allal « vers une pratique de l'évaluation formative ? », 1991

sur les processus de décision à mettre en œuvre.

La réalité est multiple : elle ne prend sens qu'à partir du point de vue de celui qui l'exprime. Le paradoxe du diagnostic est alors de devoir traiter avec la même attention des points de vue inégalement élaborés. C'est, de mon point de vue, une des deux fonctions essentielles de tout projet : restituer de la prise de décision citoyenne à chacun des acteurs potentiels d'un projet.

La seconde fonction -en filigrane de tout ce qui est écrit depuis le début-, c'est évidemment celle de la transformation de la réalité. Que ce soit à partir d'une pratique théâtrale, d'une pratique sportive ou d'une pratique de revendication. Le projet ne prend sens que parce qu'il vise sincèrement à la transformation. Dans le cas contraire, nous sommes face à une manipulation, consciente ou non. Pourtant nul besoin de projet grandiose pour transformer la réalité : faire le projet de permettre à des enfants de se servir seuls lors des repas est un projet simple qui ouvre bien souvent de grandes discussions : rôle et statut des enfants, apprentissage du genre, gestion du risque, modèles éducatifs... Du geste simple et concret à la médiatisation de modèles éducatifs et donc de vision de mondes différentes, il n'y a qu'un pas...

3/ Et alors un projet, qu'est-ce ça cache ?

Bien que nous ayons compris avec Maurice Blanchot que la réponse était la douleur de la question, quelques pistes de réponse surgissent du brouillard initial : un projet cela cache probablement des intentions multiples qui se rencontrent par le biais du langage. En effet, nous opterons pour une vision pragmatique et simpliste : si faire projet c'est se parler et mettre à jour des représentations, c'est obligatoirement renoncer, même provisoirement, à d'autres projets. Un projet cache avant toute chose celui que l'on n'a pas mis en œuvre. Il dissimule, en quelque sorte, l'ambition de l'intention par la modestie de l'action. Ne cache-t-il pas d'autre part, la complexité des situations par une technologie censée mettre à jour la réalité : objectifs, moyens, résultats attendus, indicateurs... N'y a-t-il pas dans le recours à cette technologie, la naïveté de croire que l'incertitude peut-être dominée par un déroulement strictement séquentiel d'une action d'animation ? Le risque encouru n'est-il pas alors d'oublier que le projet vise à transformer la réalité ? L'outil devient alors un simple alibi, une simple posture professionnelle ou philosophique... bientôt renforcé par le discours de dépit -« *je comprends pas, on leur propose et ils veulent rien faire* »- auquel succède inévitablement le discours de dénigrement : « *de toute manière, c'est pas la peine de leur proposer quoi que soit, ils veulent rien faire* »... Et pourtant, nous aurons bien écrit un projet, tenté de le mettre en œuvre mais comment aurons-nous pris en compte le regard de l'autre, comment aura-t-on fait notre cette volonté de transformer la réalité.

En définitive, ce que peut cacher un projet, c'est plus une inertie qu'une dynamique d'animation.

4/ Et maintenant, on fait quoi ?

Quelque chose, « *parce qu'à rester sur place ; on n'éclaircit rien* ». ⁵

Et n'est-ce pas cela l'animation : mettre à jour les potentialités des groupes sociaux à partir de la mise à jour des modes d'emploi de l'organisation sociale ? Existe-t-il projet plus transformateur ? Et au final, nous rejoignons - avec des niveaux d'intensité variable- les principes émancipateurs qui fondèrent en partie l'Education Populaire du début du vingtième siècle.

⁵ /Aristote,